

# Orages... [suite]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569539>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# ORAGES...

par R. Gérard

(suite)

Les jours passèrent. Une intimité s'établit entre nous, facile et heureuse. Je délaissais le jardin et malgré le temps pur je sortais peu. Je délaissais aussi les livres, pas une de leurs pensées ne me semblait valoir un instant de ma vie. Et pourtant les heures fuyaient trop rapides. Je trouvais mille occupations qui me tenaient auprès de Luigi. Les premiers jours il resta étendu dans la chambre, sauf pour deux puis trois promenades quotidiennes du lit à la fenêtre, appuyé à mon bras. Il dormait beaucoup et je lui préparais une nourriture abondante; dans ces conditions, il reprenait rapidement des forces. Moins d'une semaine après l'accident, il put venir jusqu'au jardin où j'avais préparé un fauteuil, et dès lors les jours s'enfuirent plus vite encore dans la splendeur de la nature. Je continuai à lui parler beaucoup, expliquant les arbres, les fleurs, contant un souvenir, exactement comme s'il pouvait me comprendre. Il s'y habitua vite, curieux, attentif, retenant facilement les mots. Parfois, il me parlait aussi dans sa langue chantante. Je l'écoutais avec ravissement, imaginant ce que je ne pouvais comprendre. Chaque matin, je le saluais par ces mots: «Bonjour mon ami chéri» et le soir je l'embrassais en disant: «Bonsoir mon ami chéri». Il répétait docilement les mêmes mots et je ne pouvais douter qu'il en connaissait le sens. D'ailleurs, ce n'étaient pas les seules marques d'une tendresse qui n'avait, certes, rien d'équivoque mais dépassait singulièrement les limites de la camaraderie. Par exemple, assis près de lui au jardin, il m'arrivait souvent en parlant de lui tenir la main, de caresser son bras, et si je ne le faisais pas c'est lui qui, timidement, osait ces gestes. Plusieurs fois, il s'endormit la tête sur mon épaule et en s'éveillant ne s'étonnait pas de me retrouver immobile dans la même position, mes lèvres appuyées sur sa joue ou son front. Les premiers jours, il ne voulut pas se lever sans avoir revêtu la longue chemise que je lui avais donné; lorsque je refaisais ses pansements, il s'arrangeait pour voiler son sexe par un coin du drap. Dans ces moments, je n'éprouvais pas un moindre trouble qu'au premier soir où je l'avais vu nu. Plusieurs fois le désir me revint de posséder ce beau corps, désir fou de le caresser et en même temps de le brutaliser. Mais j'avais appris à maîtriser ce que je nommais ingénument mon malaise, refusant de l'analyser. Je cachais mes mains, voilais mon regard et m'écartais jusqu'à ce que le calme soit revenu. Luigi ignorait-il ces crises? Il lui aurait fallu pour cela une grande innocence. Son extrême gentillesse, son abandon, certains de ses regards, un léger tremblement de ses lèvres, me faisaient parfois rêver qu'il éprouvait une attirance vers mon désir, l'éveil inquiet d'un désir semblable.

En tous cas, ma discrétion sembla le rassurer, sa gêne se dissipa et, chaleur aidant, il me livra de nouveau la vue de son corps svelte et brun. J'imaginai à le voir ainsi, uniformément bronzé, qu'il avait dû passer son enfance au bord de la mer, petit pêcheur toujours nu, partageant ses

jeux entre les vagues et le sable en compagnie d'autres garçons nus et bruns. Je fermis les yeux sur ce tableau pour mieux le savourer et cacher combien il me brûlait.

La blessure s'était normalement refermée, ses bords ressemblaient à des lèvres et j'avais envie de l'embrasser. Tout ce qui est Luigi, et même cette blessure, me laisse une image de volupté.

Je dus aller quelquefois faire des achats au village. Il me semble que les paysans s'étaient humanisés. Connaissaient-ils la présence de Luigi? C'est possible. Et surtout, mon humeur se reflétait sur eux. Je découvrais dans les regards une nuance de surprise, un début de sympathie. Un jour, la vieille Armance m'aborda, elle me dévisagea longuement comme si mon aspect était modifié, demanda de mes nouvelles puis s'éloigna, mais sans avoir parlé de revenir chez moi. Ces contacts avec les humains m'étaient devenus faciles, pourtant j'avais hâte de rentrer chez moi, vers le bonheur.

Une grande émotion marqua un de ces retours: à mi-chemin je trouvai Luigi, assis sous un arbre, qui m'attendait. J'aurais dû être heureux d'un tel progrès dans sa guérison et plus encore de sa joie, mais je fus frappé de crainte. La validité de Luigi était une menace pour mon bonheur; jusque là, je n'avais jamais voulu y penser. Je dus réagir afin de manifester une surprise joyeuse, mais trop tard. Il comprit, frappé lui aussi dans son plaisir et rougit comme si je le prenais en faute. Pendant notre lent retour, j'exégerai mon contentement, mais lui se taisait.

Pendant les trois jours qui suivirent, l'angoisse s'installa en nous comme au cœur d'un fruit. J'errai dans la maison ne sachant plus m'occuper, inquiet dès que je ne sentais plus la présence de Luigi. Il partait plusieurs fois par jour pour des promenades sur la route, non par plaisir mais visiblement dans le but de s'imposer un effort. Il en revenait las et silencieux. Je l'obligeai à s'allonger, mais bientôt je le retrouvai devant la fenêtre suivant un rêve vers l'horizon du chemin. Il s'éloignait de moi et j'étais impuissant à le retenir. Je suivais le cours de ce lent travail, j'en connaissais le résultat inévitable mais je refusais de formuler mes pensées et n'avais pas la force de lutter contre l'évidence. Parfois aussi, un brusque élan le jetait vers moi, sa tête s'abattait sur mon épaule et, comme un jeune animal, il réclamait des caresses et des jeux. Nous passions encore des heures sous les arbres du jardin à nous tenir la main, mais ces heures précieuses s'alourdissaient de silences.

Au soir du troisième de ces jours d'attente, un orage monta dans le ciel. La chaleur nous obligea à chercher refuge dans la maison obscurcie. Je m'étais assoupi dans un fauteuil. Quand je revins à moi, je vis que Luigi avait écarté les volets et scrutait la route et le ciel sombre. Je l'avais surpris souvent ainsi, il semblait écouter alors un appel, mais il le subissait sans joie et je savais que sa crainte égalait la mienne. Quand je me levai et allai vers lui, il se retourna, deux larmes roulaient sur ses joues. J'en fus bouleversé. Luigi tenait un papier à la main, il me le tendit. C'était cette lettre qui l'engageait pour travailler à Nîmes.

Nous restâmes un long moment immobiles, je ne pouvais parler, mais nos regards exprimaient mieux que des mots ce que nous aurions pu dire. Il vint poser sa tête sur mon épaule. Nous restâmes longtemps ainsi.

Il n'aurait pu me donner une explication plus claire, pourtant je refusai encore d'admettre l'imminence du danger. Je me fiais aveuglément à ma tendresse pour attacher Luigi à ma vie et repousser l'appel de la route jusqu'à un avenir indistinct. Et je ne souhaitais pas d'autre lien que cet amour muet, j'abandonnais mon honneur à la volonté de Luigi. Pouvais-je retenir la jeunesse, la beauté, une vie ardente lourde d'avenir, les garder dans mon automnel enclos d'arbres, de tendresse et de paix? J'aurais pu, peut-être, en bataillant retarder l'échéance, mais je préférais laisser ma main ouverte. Ma main était assez douce et chaude pour retenir l'oiseau guéri. Je ne voulais pas serrer entre mes doigts l'élan de ses ailes.

La soirée fut silencieuse. L'orage montait dans le ciel et, autant que notre émotion inexprimée, nous oppressait. Je fus me coucher assez tôt. Allongé dans l'obscurité, j'avais rejeté les draps, j'étouffais. Des éclairs illuminaient la chambre. Un pas léger approcha de mon lit et je vis la silhouette de Luigi debout près de moi. Je n'osais pas faire un geste. Alors il se pencha et s'allongea à mon côté.

\*

Je ne connus les éclats de l'orage qu'en trouvant au matin le jardin jonché de branches et de fleurs brisées. Pourtant, je ne m'étais endormi qu'à la fin de la nuit. Quand je m'éveillais, le jour gris me fit croire que j'avais sommeillé seulement un court instant. J'allai ouvrir les volets et vis le jardin noyé d'humidité, la matinée était sans doute avancée mais la pluie lui conservait ses teintes d'aube; le silence enveloppait la maison. Un pressentiment me saisit tandis que je contempiais les brumes arrachées aux arbres. Je courus à la pièce voisine; le lit de Luigi était vide, les vêtements, la musette avaient disparus. Au milieu de la table, encore humide, était posé un bouquet des chardons du fossé. Je courus sur la route comme un fou, je criai, je hurlai le nom de Luigi. Le brouillard étouffait ma voix et me pénétrait, ajoutant à ma détresse. Je revins à la maison, persuadé d'y retrouver Luigi après ce cauchemard; je ne trouvai que les chardons fleurs sauvages si pareilles au bonheur qu'il m'avait donné. Je ne voulais pas encore accepter. La nuit passée m'avait fait espérer qu'il ne partirait plus; je ne lui avais pas donné sa vraie signification. Pourquoi n'avais-je pas su le retenir? Le vol noir des questions s'abattit sur moi, je tombai au pied de la table, le visage enfoui dans les chardons.

J'ai pleuré, puis j'ai cherché quelques traces des jours passés. Vainement. Le divan où dormit Luigi n'a rien gardé de sa chaleur, la maison est en ordre, telle que je l'ai connue trop longtemps, la route qui l'a pris ne me laisse rien de lui. Même la grille rouillée qui blessa l'oiseau et arrêta son vol au seuil de ma maison n'est plus dans le fossé. D'ailleurs, les miracles ne se reproduisant pas.

J'ai erré tout le jour. Que fais-je ici? Rien ne m'y parle, n'y est à moi, ne m'y est sensible. Le souvenir du deuil qui m'arrêta en ce lieu me sem-

ble lointain, ne me concerne plus. Je crois presque n'être resté que par erreur, chargé du passé d'un autre homme. Et cet homme qui n'est plus moi m'est devenu indifférent. Ma douleur maintenant se nomme Luigi.

J'ai pensé courir après lui sur les routes, vers Nîmes, le retrouver, le suivre où il voudra. A quoi bon? Cela ne serait le bonheur ni pour lui, ni pour moi. Je lui ai donné, en plus des soins et de l'hospitalité, un amour qui ne lui était pas nécessaire. Et, à moi, il ne pouvait rien donner de plus que quelques jours d'intimité, une émotion nouvelle et une douleur neuve. Il m'a donné plus que je ne pouvais lui offrir car c'est lui qui m'a soigné, qui m'a soutenu dans mes premiers pas vers la vie nouvelle, c'est lui qui m'a permis de rouvrir mes ailes.

Non, je n'irai pas vers Nîmes. Mais je m'envolerai à mon tour. Ce soir, j'ai cherché des livres, des cartes. Il y a des plages au bord d'une mer bleue où des jeunes garçons vivent tout le jour entre les vagues et le sable, bruns et nus.

## LETTRE A UN AMI SUISSE

Mon cher ami,

Je sais que tu es curieux d'avoir des nouvelles de Paris. Je ne serais pas logique si je m'étonnais de cet amour pour la France, je le comprends par mon amour pour ton pays. Et puisque ta revue, — puis-je me permettre d'écrire: notre revue? —, m'apporte mensuellement une voix de Suisse, veux-tu qu'en échange, je t'envoie quelques nouvelles parisiennes?

A vrai dire, mon propos ne sera pas de tenir une chronique des petits faits et événements qui intéressent le milieu homosexuel de ma ville. Ici, nouvelles se traduit souvent par potins, et je ne suis pas moi-même assez parisien en ce sens. Que tel acteur en renom soit vu à Saint-Germain-des-Prés en compagnie de tel metteur en scène t'intéresserait sans doute assez peu... pas plus que moi!

Je ne manquerai pas de t'aviser si une pièce de théâtre ou un film met en lumière un coin de notre sphère. Je te parlerai, à ce moment, de la critique, des réactions sur le public, et te donnerai même ma modeste opinion. Mais semblables manifestations sont encore assez rares... quoiqu'elles prennent discrètement place dans les spectacles, avec succès lorsqu'elles sont de qualité. La saison passée, deux pièces furent présentées à Paris qui traitaient du thème homophile: «Thé et sympathie» et «La Chatte sur un toit brûlant». Mais, si sa principale interprète assurait le succès de la première, aucune de ces deux œuvres ne sut apporter un élément nouveau sur la solution de nos problèmes. Tant qu'un auteur présentera l'homosexuel comme un cas isolé ou maladif, son sujet sera d'intérêt et de portée restreints. Cela est logique. Molière